

Cette fois il serait suivi d'une épouse si digne de lui ; ses enfants étaient assez grands pour commencer à comprendre les enseignements et les beautés de ce pèlerinage artistique et religieux. Lui-même se ferait leur interprète... Il dirigerait leur jeune admiration, et il jouirait doublement de ses impressions personnelles réfléchies dans celle de ces êtres aimés. Il partit donc à l'improviste. Comme il se sentit heureux de revoir Rome ! Il retrouvait ces maîtres muets qui lui avaient donné tant d'éloquentes leçons ! Tout l'enthousiasmait ! et les découvertes d'objets d'arts, dues aux fouilles récentes, et les vieux monuments chrétiens, *et Raphaël au Vatican, rayonnant*, écrit-il lui-même, *d'une beauté et d'une gloire toujours plus jeunes et plus vivantes !* Chaque pierre lui apportait un souvenir : il revoyait ces chefs-d'œuvre antiques devant lesquels il s'était assis jadis le crayon à la main, pour leur ravir leurs secrets.

Il était heureux aussi de l'accueil que lui faisaient les jeunes pensionnaires de France ; ils s'étaient montrés si empressés de recueillir de sa bouche expérimentée des paroles encourageantes et sympathiques ! Owerbeck lui-même, le patriarche de l'École mystique, était venu saluer en lui le plus illustre représentant de l'art religieux dans notre pays.

Sous l'action émouvante qu'exerçaient sur lui les hommes et les choses, Flandrin ouvrait son âme à ces pensées d'un autre monde que l'on rencontre surtout à Rome. Dans cette cité, si bien appelée la cité de l'âme, il oubliait le bruit, les agitations de Paris. Le temps semblait pour lui s'être arrêté. Les vérités éternelles lui apparaissaient radieuses et il semblait comme en pressentir les réalités.

Dans la plénitude de son âme, car Dieu, avant le moment suprême, lui avait donné une surabondance d'intuitions supérieures, il eût voulu être entouré de tous ceux qu'il aimait. Il écrivait à ce frère chéri dont il ne s'était jamais séparé :